CRITIQUE, festival. 41ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 2 juillet 2021. « Transversal Orientation » par Dimitris PAPAOIANNOU

Quel spectacle ! Nous sommes sortis abasourdis de « *Transverse Orientation* » du chorégraphe grec Dimitris Papaioannou, présenté le 2 juillet à l'Opéra Berlioz, dans le cadre du 41ème Festival *Montpellier Danse* – seulement quelques jours après sa création mondiale au TNP de Villeurbanne (dans le cadre de la 19ème Biennale de Danse de Lyon). La pièce a littéralement enflammé un public venu en nombre, offrant une expérience sensorielle d'une intensité inouïe.

D'emblée, on est saisi par la puissance des images. Sur un plateau d'une blancheur immaculée, des figures énigmatiques coiffées de ballons noirs oscillent comme attirées par une lumière vacillante. Ces silhouettes fantomatiques, presque comiques dans leur maladresse, plantent le décor : nous voilà plongés dans un univers absurde et poétique, à la croisée du théâtre plastique et de la danse la plus viscérale.

Dimitris Papaioannou, formé aux arts plastiques, aborde la scène comme un tableau vivant. Chaque séquence est une composition soignée jusqu'au moindre détail, un tableau

baroque qui interroge nos sens et notre rapport au monde. On y croise des figures mythologiques revisitées, comme ce taureau d’une incroyable réalisme, manipulé par les danseurs avec une dextérité stupéfiante. La bête, tour à tour menaçante et docile, devient le symbole d’une nature indomptée que l’homme tente d’apprivoiser, sans jamais tout à fait y parvenir.



Car c’est bien de cela qu’il s’agit : une exploration des désordres du monde, des jeux de pouvoir, de la filiation et de la lutte éternelle entre l’ancien et le nouveau. Papaioannou convoque la Grèce antique, ses mythes et sa statuaire, pour interroger notre humanité contemporaine. Les corps nus, magnifiques, sont exposés sans pudeur, non pas pour choquer mais pour révéler l’essence même de l’être. Comme l’explique le chorégraphe, c’est l’héritage de la statuaire grecque qui l’inspire : la sensualité et la spiritualité passent par le corps absolument nu. Sur scène, les danseurs, huit interprètes internationaux, deviennent des matières vivantes que l’artiste modèle et malmène. Ils sont projetés dans des situations extrêmes, escaladent des blocs de polystyrène, plongent dans l’eau, se heurtent à des murs invisibles. La nudité est utilisée comme un moyen d’expression puissant, renvoyant à l’héritage des statues antiques.

L’humour n’est jamais loin, souvent grinçant, toujours salvateur. On sourit devant les mésaventures de ces hommes en costumes, empêtrés dans des situations absurdes. On rit de ces blocs de polystyrène qui s’écroulent en cascade, des jeux de mains qui deviennent des langues de taureau, des transformations burlesques. Ce sens du décalage rend le propos plus percutant, plus humain aussi. La musique de Vivaldi, magnifiée par le travail sonore de *coti K*, soutient ce long rêve éveillé de deux heures. Elle crée un contrepoint poignant aux images parfois sombres, parfois lumineuses. Le spectacle alterne alors entre grâce absolue et tension insoutenable, nous laissant tour à tour émerveillés, mal à l’aise, transportés. La scénographie, signée **Tina Tzoka** et **Loukas Bakas**, est un personnage à part entière. Les murs se déplacent, le sol se dérobe, l’eau surgit, créant un espace en perpétuelle métamorphose. Ce travail sur la matière est remarquable : le décor devient un terrain de jeu et de conflit, se déconstruisant sous nos yeux dans un final apocalyptique où le plancher se soulève pour révéler une nappe d’eau.

Transverse Orientation est une œuvre d’art totale, un spectacle qui ne peut laisser personne indifférent. Papaioannou, avec une maîtrise confondante, nous offre un moment de théâtre exceptionnel. On sort de la salle ébranlé, les yeux pleins d’images, l’esprit habité par ces questions fondamentales sur notre place dans le monde. Une réussite éclatante qui marquera durablement l’histoire pourtant déjà longue et glorieuse du festival *Montpellier Danse !*



CRITIQUE, festival. 41ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 2 juillet 2021. « Transversal Orientation » par Dimitris PAPAOIANNOU

CRITIQUE, festival. 41ème

festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 1er juillet 2021. « Love – Chapter 3 » par Sharon EYAL et Gai BEHAR (et la Compagnie L-E-V)

Ouvrage fondateur du genre opéra, l'Orfeo de Claudio Monteverdi (1607) offre par la maîtrise de l'écriture musicale en fusion totale avec le poème du livret d'Alessandro Striggio, un équilibre exemplaire entre musique et texte. L'ouvrage est d'autant plus essentiel qu'il met en scène la musique elle-même et par la voix du chanteur, le pouvoir incantatoire du verbe devenu geste musical.

CRITIQUE, opéra. BORDEAUX, Grand Théâtre, le 31 déc 2020. Anton RUBINSTEIN : Le Démon. Dmitry Bertman / Paul Daniel



COMPTE-RENDU, critique opéra. BORDEAUX, Grand Théâtre, le 31 déc 2020. Anton RUBINSTEIN: Le Démon. Dans l'opéra rare d'Anton Rubinstein, **Le démon (1875)**, soit donc contemporain de Carmen de Bizet, l'ange diabolique renonce à l'amour en acceptant que la mortelle meurt à leur premier baiser tentateur ; elle rejoindre les élus, mais lui, sera condamné aux vertiges de l'enfer destructeur. La vision manque cependant d'épaisseur pour nos cerveaux habitués aux scénarios noirs des séries vedette : ce démon inspiré de Lermontov et de Pouchkine est d'un fil et d'une étoffe un rien, trop fins. Pas sur que l'intrigue et le drame soient retenu par l'industrie cinématographique actuelle.

Le livret de Pavel Viskovatov se dilue souvent, perd de son impact et de souffle ; seul le duo au III, qui reprend le texte du poème originel, frappe par l'intensité fantastique des images. La production présentée à Bordeaux reprend celle créée pour l'Hélikon de Moscou dont le mouvement est imprimé par un immense cylindre posé à l'horizontal et dont le fond permet de faire surgir des images fortes, dont l'œil omniscient.

La direction de **Paul Daniel** se montre à la hauteur d'une partition tendue, crépitante et sombre à la fois, avec aux côtés des solistes, un chœur luxueux (et convaincant lui aussi) associant **les choristes de Bordeaux et de Limoges**. Le souffle de certains tableaux ne manque pas de grandeur.

Parmi les personnages ayant relief : **Paul Gaugler** en Messager (prestance et intensité, comme son Dante, révélé à Saint-Etienne), **Luc Bertin-Hugault**,- en serviteur. Pénétrant et poignant, le Roi d'**Alexandros Stavrakakis** et le recours pour l'ange à la voix âpre du contre ténor **Ray Chenez** lequel en fin d'action revêt la robe du démon. Belle prestance aussi pour le

prince Sinodal d'**Alexey Dolgov** ; tandis que **Evgenia Muraveva**, redouble d'ardeur sans vraiment s'attendrir : sa Tamara ne tarde pas pour autant à succomber face au Démon qui en est épris. Ce dernier il est vrai est incarné par l'excellent et impressionnant voire terrifiant **Nicolas Cavallier** qui éclaire tous les ténèbres du personnage axial. Il respire la force du mal mais demeure humainement seul : à peine a t-il embrassé la jeune georgienne qu'elle meurt, certes sauvée. Mais sacrifiée – Illustrations © Éric Bouloumié



COMPTE-RENDU, critique opéra. BORDEAUX, Grand Théâtre, le 31 déc 2020. Anton RUBINSTEIN: Le Démon.
Opéra en 3 actes d'Anton Rubinstein – livret de Pavel Viskovatov d'après le poème de Mikhail Lermontov – création au Théâtre Mariinski de Saint-Pétersbourg, le 25

janvier 1875

Le Démon : Aleksei Isaev
Tamara : Evegniya Muraveva
Le Prince Sinodal : Alexey Dolgov
L’Ange : Ray Chenez
Le Prince Goudal : Alexandros Stavrakakis
La Nourrice : Svetlana Lifar
Le Serviteur du Prince Sinodal : Luc Bertin-Hugault
Le Messager : Paul Gaugler

Chœur de l’Opéra National de Bordeaux
Chœur de l’Opéra de Limoges
Direction des Chœurs: Salvatore Caputo

Orchestre National Bordeaux Aquitaine

Paul Daniel, direction
Mise en scène : Dmitry Bertman

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 25 nov 2022. MOZART : Les Noces de Figaro. Langrée / Netia Jones.

Retour attendu des Noces de Figaro de Mozart par la réalisatrice Netia Jones, avec l’excellent

Louis Langrée à la direction musicale de l’orchestre maison et d’une distribution vocale pleine d’esprit, orbitant autour de l’incroyable soprano Jeanine De Bique (Susanna). Une production drôle et pertinente qui stimule l’intellect autant qu’elle ravit les sens…

Les Noces, entre intelligence et humour
sont aussi une vision personnelle de l’opéra…
La musique avant tout… mais pas que !

Les Noces de Figaro de Mozart est l’un des rares opéras dans l’histoire de la musique à n’avoir jamais dû subir d’absence au répertoire international. En effet, depuis sa création il y a 236 ans, le monde entier n’a pas arrêté de solliciter et d’adorer le sublime équilibre entre la géniale musique du génie salzbourgeois et l’élégant autant qu’amusant livret de da Ponte, d’après Beaumarchais. Si les personnages sont en effet atemporels, ils ont cette particularité de pouvoir parler à notre époque. Les Noces, une œuvre révolutionnaire et féministe avant son temps, offre de nombreuses possibilités de lecture et d’interprétation.
Le pari de la metteuse en scène est en l’occurrence de faire de l’opus un opéra sur sa vision personnelle de l’opéra ; ceci

passe par une mise en abîme affirmée et plusieurs procédés théâtraux et cinématographiques qui rappellent en permanence un théâtre d'archétypes divers et variés, le tout avec l'intention évidente de faire un commentaire social invitant à la réflexion sur de questions d'actualité comme le sexisme dans le milieu culturel. Le pari est tout à fait réussi et cela s'exprime avant tout par l'incroyable investissement scénique de la distribution, visiblement inspirée par **l'intelligence comme l'humour de la production**.

Le couple vedette de Susanna et Figaro est brillamment interprété par la soprano **Jeanine De Bique** et le baryton-basse **Luca Pisaroni**. Figaro est espiègle, bon-enfant à souhait ; son jeu d'acteur est particulièrement remarquable. Si parfois l'action physique du rôle peut avoir un léger impact sur la projection de la voix, la présence scénique séduisante et magnétique du chanteur conquiert en permanence les cœurs. Avec une présence et une prestance aussi charmante que celle de son binôme et complice, la Susanna de Jeanine De Bique est une révélation ! Elle est excellente dans les ensembles et les duos (« Crudel ! Perché finora » et « Sull'aria… che soave zeffiretto »), et tout simplement ravissante dans ses solos. Le sublime « Deh vieni non tardar » au IV est un sommet d'expression musicale ; dans ce bijou d'amour palpitant au rythme de sicilienne, la Prima Donna Assoluta Jeanine De Bique rayonne et impressionne par la beauté du timbre, la parfaite maîtrise de l'instrument, l'émotion à fleur de peau de la caractérisation… L'auditoire est si fasciné par la magnificence de son talent, et dans une si grande exaltation, qu'il ne peut pas s'empêcher de remplir la salle d'applaudissements, avant la fin du numéro.

Le couple aristocratique du Comte et de la Comtesse est incarné par les fabuleux **Gerald Finley** et **Miah Persson**. Elle est touchante dans l'insécurité de son amour et captive par une fragilité pleine de grâce dans l'expression, notamment dans ses deux airs redoutables « Porgi amor » et « Dove sono

». Le Comte du baryton canadien est un formidable mélange de malice et de candeur, avec un magnétisme enchanteur dans le jeu d'acteur, une musicalité saisissante et une parfaite connaissance du rôle. Son air redoutable au III (« Vedro mentr'io sospiro ») est un sommet de brio ; il y démontre avec aisance les nombreuses qualités de son art, et sa voix large et belle, est sans défaut.

Les nombreux rôles secondaires s'accordent à l'excellence du quatuor principal et sont à la hauteur des ambitions et exigences de la production. Si le Chérubin de **Rachel Frenkel** (en prise de rôle) est avant tout percutant au niveau théâtral, quel plaisir d'entendre **Sophie Koch** dans le rôle de Marcelline, piquante et touchante ; James Creswell en Bartolo, avec sa si belle voix ; **Éric huchet** extrêmement à l'aise en Don Basile ou encore **Ilanah Lobel-Torres** émouvante et drôle Barberine. Remarquons également les performances heureuses des choeurs de l'Opéra (sous la direction d'**Alessandro Di Stefano**).

Enfin, l'**Orchestre de l'Opéra** sous la direction du génial **Louis Langrée** se montre plein de brio ; très réactif à l'action, dès la célèbre ouverture qui est exécutée dans le plus grand esprit de l'opéra bouffe, avec des vents brillants et des cordes limpides… Pendant tout l'opus, l'orchestre est un personnage à part entière qui souligne, commente et raconte l'histoire autant que les rôles chantés, voire plus. Un heureux mélange d'amour et d'humour, au service de Mozart, au service du beau. A déguster sans modération au Palais Garnier de l'Opéra National de Paris jusqu'au 28 décembre 2022.

Précédent événement, élu coup de cœur de CLASSIQUENEWS :



PARIS, Concours ds cheffes d'orchestre La MAESTRA : Rebecca TONG, lauréate 2020. C'est Rebecca Tong, cheffe d'orchestre résidente du Jakarta Simfonia Orchestra, née en Indonésie, qui a remporté le 18 sept dernier la finale LA MAESTRA depuis la Philharmonie de Paris. Actuellement boursière en direction au Royal Northern College of Music (RNCM), cheffe assistante auprès de deux grands orchestres au Royaume-Uni (le BBC Philharmonic et le Royal Liverpool Philharmonic Orchestra), **Rebecca TONG** est également lauréate en 2019 d'une bourse de recherche en direction d'orchestres avec le Taki Concordia. Musique symphonique, musique de chambre, opéra : le répertoire dirigé par le Maestra ainsi couronnée est large. En 2019, elle a dirigé Le voyage du Pèlerin de Vaughan William's et Le Dialogue des Carmelites de Francis Poulenc, plus récemment La Tragédie de Carmen au City Lyric's Opera (mai 2020). Charisme concentrée, gestuelle précise et diction économe, sensibilité affûtée et exigeante… voici assurément une baguette à suivre.

VOIR Rebecca TONG : répétitions et FINALE du 18 sept 2020 ici (répétition préalable avec la cheffe Rebecca TONG à 1h05'00)

Commentaire : Pour la finale, les cheffes choisissent une œuvre parmi le Divertimento pour orchestre à cordes (3ème mvt) de Bartók, la Symphonie n°3, op. 55 (4ème mvt) de Beethoven, Roméo et Juliette, op. 17 (scène d'amour) de Berlioz, les Variation sur un thème de Haydn, op. 56 de Brahms, le Prélude à l'après-midi d'un faune de Debussy, la Symphonie n°2, op. 62 (2ème et 3ème mvt) de Schumann et Ramifications de Ligeti.

Concernant la création contemporaine, les trois candidates doivent diriger Was Beethoven African?, une œuvre du compositeur italien Fabio Vacchi.

CRITIQUE, danse. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 27 février 2019. « The Great Tamer » par Dimitris PAPAOIANNOU

Après avoir fait le tour du monde et suscité l'enthousiasme des publics new-yorkais, londoniens ou parisiens, *The Great Tamer* de Dimitris Papaioannou a posé ses valises au Grand-Théâtre de Provence d'Aix, pour une représentation qui restera comme l'un des grands moments de la saison 2018/2019.

Au lever du rideau, un homme en costume, seul sur une scène recouverte de larges panneaux gris, se dévêt avec une lenteur cérémonielle avant de s'allonger, offert et vulnérable. Ce qui s'ensuit relève déjà du pur théâtre visuel : un second interprète le recouvre d'un drap blanc, un troisième soulève une plaque du sol et la laisse retomber, le courant d'air ainsi créé soulevant le voile qui protège le corps nu. Et ce geste de dévoilement, repris en une litanie obstinée, installe d'emblée le motif central de l'œuvre : la vie humaine comme un perpétuel jeu de dissimulation et de révélation, où l'histoire, en recouvrant les traces du passé, ne les efface jamais tout à fait.

Ce qui frappe d’emblée, c’est la puissance évocatrice d’un spectacle qui semble suspendre les lois du temps et de la logique. Sur la mélodie lancinante et déconstruite du *Beau Danube bleu* de Johann Strauss, revisitée par **Stéphanos Droussiotis**, les tableaux s’enchaînent dans une cohérence onirique. La scénographie signée **Tina Tzoka**, véritable héroïne de la soirée, se révèle être un terrain de fouilles archéologiques intérieures : les panneaux s’ouvrent, dévoilant tour à tour une jambe, un bras, un torse qui s’animent pour recomposer des corps hybrides, des créatures qui titubent entre deux mondes.

La culture européenne est convoquée avec une intelligence jubilatoire. Une évocation saisissante de *La Leçon d’anatomie* de Rembrandt vire soudain au festin cannibale, tandis que des allusions à la Grèce antique – un Narcisse jouant avec son reflet, le mythe d’Orphée et d’Eurydice – traversent la pièce comme des échos lointains. Papaioannou, formé aux arts visuels, manie la référence savante avec une légèreté qui désamorce toute prétention, préférant la poésie à l’érudition gratuite.



Les dix interprètes, danseurs et circassiens de l’absurde, déploient une virtuosité physique stupéfiante au service d’une esthétique de la métamorphose. On les voit former un être unique fait de membres disparates – ici un torse féminin prolongé par des jambes d’hommes, là un corps qui explose en plusieurs parties rampant chacune de son côté. L’acrobatie se fait langage, le cirque se fait philosophie. Parmi les moments d’anthologie, le public aixois a retenu son souffle devant la scène de l’astronaute dont la respiration amplifiée déchire le silence, avant qu’elle ne fouille le sol pour en extraire un corps nu, telle une naissance inversée. Ou encore, ce saisissant tableau final où une pluie de flèches dorées transperce le plateau, se transformant en un champ de blé ondoyant sous les yeux médusés des spectateurs, avant de révéler un squelette que les danseurs exhument comme ultime témoignage de notre condition mortelle.

The Great Tamer dure cent minutes sans entracte. Cent minutes d’une lenteur assumée, qui finit par devenir une expérience méditative autant que spectaculaire. Car si l’œuvre est hantée

par la mort – ces corps enfouis, ce squelette final – elle est aussi, paradoxalement, une vibrante célébration de la vie. Le spectacle s'achève sur un homme soufflant sur une feuille d'aluminium pour la maintenir en l'air, fragile métaphore d'un souffle vital que l'art s'emploie à perpétuer.

Avec *The Great Tamer*, Dimitris Papaioannou prpopose au public un voyage dans les limbes de notre humanité, où l'humour côtoie la mélancolie, où le grotesque frôle le sublime.

CRITIQUE, danse. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 27 février 2019. « The Great Tamer » par Dimitris PAPAOIANNOU. Crédit photographique (c) Julian Mommert

---

CRITIQUE, concert. ANCY-LE-FRANC, Festival MUSICANCY, dim 26 juin 2022. Molière et MA Charpentier. Correspondances, Sébastien

Daucé.

Après l'avoir proposé en formats courts, comme des mises en bouches, la veille (sam 25 juin à Mélisey puis à Tonnerre), **Sébastien Daucé** et les musiciens de son ensemble **Correspondances** jouaient dans son intégralité le généreux programme « **Molière et Charpentier** » célébrant ainsi **les 400 ans de la naissance de Poquelin**. Sa verve gouleyante voire gargantuesque se (re)découvre ici à travers 2 volets : " Intermèdes du Mariage forcé "(1672) et surtout le « premier intermède, églogue du Malade Imaginaire », ultime comédie de Molière de 1673. Remarqué par Poquelin, le jeune Marc-Antoine Charpentier collabore alors avec le dramaturge ; et apprend de son aîné, le piquant, le mordant, l'irrévérencieux dans le style parfois grivois de la Commedia dell'arte italienne ; de fait, le volet central du programme, « Les Plaisirs de Versailles » (1682), bien que postérieurs à la mort de Molière, révèlent combien Charpentier dont on connait si bien les histoires sacrées, a su faire son miel de son apprentissage auprès du génie du rire et de la satire ; à travers le filtre de sa musique impertinente, c'est la vie des courtisans à Versailles qui est ici épinglée, dans la querelle qui passionne et oppose violemment la Musique et la Conversation auxquelles se joignent Comus (dieu des festins), le jeu et l'un des plaisirs…
Toute la valeur du programme présenté par Correspondances tient à cette révélation : souligner à travers l'anniversaire Molière 2022, la grâce et la facilité de Charpentier dans la veine comique.

L'importance du texte et le jeu théâtral sont défendus par les chanteurs, mais aussi la présence et la personnalité piquante du comédien Soufiane Guerraoui qui a le verbe truculent (son incarnation du napolitain Polichinelle dans le Malade Imaginaire est pleine de vie et d'astuces, d'une « drôlerie »

idéalement impertinente).

Correspondances met en lumière toute l'invention du Charpentier, juste revenu d'Italie (au début des années 1670 quand Poquelin le choisit pour ses comédies, en remplacement de Lully). Avec peu d'instruments (2 violons, 2 flûtes, hormis le continuo), toutes les couleurs et la vivacité du meilleur comique se déploient alors ; la sélection montre à quel point le compositeur a compris les spécificités de la langue moliéresque : son débit, ses accents, tous les effets d'un humour mordeur qui n'écarte ni l'ineffable tendresse, ni la parodie la plus acide. Une telle maîtrise à servir les situations les plus profondes et les plus contrastées allait aboutir en 1690 avec sa tragédie en musique, Médée (livret de Thomas Corneille).

Correspondances et Sébastien Daucé à Musicancy
Verve et satire, poésie et parodie du duo Molière / Charpentier

Dans l'église d'Ancy-le-Franc, à défaut du cadre de la Cour d'honneur du Château (où était initialement proposé le spectacle), les interprètes comme les spectateurs à l'abri de la pluie, s'engagent dans cette arène où compte autant le geste que le chant ; d'abord la gouaille du « Trio des Grotesques » (Intermède pour Le Mariage forcé) soit 3 chanteurs (haute-contre, taille, basse) qui dégainent et « fagotent » car « tout bruit forme mélodie » ; un vrai trio hâbleur, facétieux ; de joyeux bonimenteurs qui parodient aussi avec dérision, l'harmonie d'une « belle symphonie » ; Les Plaisirs de Versailles composent ensuite la séquence la

plus dramatique et aussi la plus riche sur le plus littéraire comme poétique (le livret est demeuré anonyme, mais il révèle néanmoins un vrai talent pour les situations comiques, formant une satire délirante de la vie de Cour à Versailles). Le texte montre combien Charpentier a aimé portraiturer la Musique en amoureuse nostalgique, sensible et galante (Élodie Fonnard), l'opposant en forts contrastes à la Conversation, directe, impertinente et « caqueteuse » (Blandine Sanson de Sansal) ; même le chocolat qu'offre Comus ne suffit pas à les adoucir l'une et l'autre. Ces plaisirs sont aigres et riches en surprises…



Le Malade Imaginaire offre en ouverture, une scène (Premier intermède) déjantée où la « Vieille à sa fenêtre » (chantée par le haute-contre **Clément Debieuvre**) cite avec génie, toutes les figures des Nourrices de l'opéra vénitien ; exigeant du soliste, une intensité versatile dans tous les registres de la parodie amoureuse et cynique ; le chanteur défend sa partie avec une ardeur à la hauteur de la situation théâtrale, tout en trouvant les accents justes qui permettent à Charpentier (en italien vernaculaire) de démontrer sa parfaite connaissance de l'opéra italien contemporain. Cette pièce, monologue saisissant en réalité, est un sommet dans l'art de la surenchère linguistique (et mélodique), produit emblématique de la coopération entre Molière et Charpentier.
Le morceau particulièrement apprécié est le dernier (« Églogue en musique et en danse »), sa saveur pastorale comme enivrée grâce à l'incarnation que la soprano **Marie-Frédérique Girod** cisèle en Flore ; le style, le timbre se révèlent irrésistibles, et malgré la claire apologie au Roy dont le prénom est répété moult fois, ce monde des bergers et des bergères (Climène, Daphné, Dorillas et Tircis) évoque le plus charmant bocage instrumental et vocal. Sébastien Daucé a le geste rond et précis, réalisant une caractérisation enjôleuse pour chaque séquence hautement dramatique.

Sous la direction nouvelle de Fannie Vernaz, **le festival Musicancy commence avec ampleur et justesse sa nouvelle édition estivale 2022** (**19è édition**) : la ligne artistique sait y réunir de superbes interprètes rompus au labyrinthe vertigineux et expressif des passions baroques… voilà qui promet le meilleur pour les 20 ans à l'été 2023. Prochains concerts / rvs de Musicancy 2022 : les 12 puis 26 juillet (dans la Cour du Château d'Ancy-le-Franc), respectivement : « Lumières italiennes : Le Stagioni, Paolo Zanzu » ; puis « La Bella Donna », ApotropaïK. LIRE notre présentation générale du

Festival Musicancy 2022 : https://www.classiquenews.com/ancy-le-franc-19e-festival-musicancy-25-juin-11-sept-2022/

LIRE aussi notre entretien avec Fannie VERNAZ à propos du Festival Musicancy 2022 : http://www.classiquenews.com/entretien-avec-fannie-vernaz-le-festival-musicancy-2022/

_____

CRITIQUE, concert. ANCY-LE-FRANC, Festival MUSICANCY, dim 26 juin 2022. Molière et MA Charpentier. Correspondances, Sébastien Daucé.

Photo : concert / © CLASSIQUENEWS – Marie-Frédérique Girod © D Salamanca

---

CRITIQUE, concert. LISBONNE, Festival Verao Classico, Picadeiro Real de Belém, le 13 août 2022 . Mozart / Rota

/ Dvorak – Pascal Moragues, Filipe Pinto-Ribeiro, …

Le Verao Musical est le principal rendez-vous musical de l'été à Lisbonne (et même dans tout le Portugal), et il se déroule depuis huit années maintenant en plein cœur de la ville (par ailleurs le principal mécène de la manifestation musicale), dans des lieux historiques de la capitale portugaise. Depuis l'an passé, c'est le somptueux **Picadeiro Real de Belém** qui accueille les spectateurs, qui se retrouvent entourés par des carrosses royaux dans une immense salle du 18ème siècle, magnifiquement décorée et à la superbe acoustique.

Du 1er au 13 août se sont ainsi déroulés 4 concerts « Masterfest » et six concerts « Talenfest », la particularité de cet attachant festival de musique de chambre étant de se faire côtoyer les grands maîtres aguerris et de jeunes musiciens en devenir provenant de Conservatoires du monde entier. Cette « Académie » a réuni pour sa 8ème édition pas moins de 250 jeunes musiciens internationaux (un record jusqu'à présent !), qui ont eu la chance de suivre des cours dispensés par leurs pairs. C'est aussi l'édition qui aura connu le plus grand nombre de visiteurs, avec un public étranger de plus en plus nombreux, ce qui montre l'attractivité de ce festival à l'international, dirigé depuis le début par le pianiste portugais Filipe Pinto-Ribeiro.



Le concert de clôture du 13 août, auquel nous avons pu assister, mettait en regard des ouvrages de **W. A. Mozart, Nino Rota et Antonin Dvorak**. Et c'est par un Trio issu de la plume de Mozart que débute la soirée, réunissant **Pascal Moraguès** à la clarinette, Lars **Anders Tomter** à l'alto, et **Milana Chernyavska** au piano ; un effectif somme toute assez rare, mais qui n'en a pas moins suscité quelques pages importantes, dont celle, fondatrice, de Mozart : **le Trio « des quilles» (1786)**. Radieux, souriant, serein, sans aspérités mais pas sans caractère – bref, tout d'une œuvre composée au cours d'un mois d'août et idéalement programmée en cette fin de journée estivalo-lisboète.

Le concert se poursuit avec le rare **Trio pour flûte** (**Silvia Careddu**), violon (**Stephan Picard**) et piano (**Milana Chernyavska**) de **Nino Rota**. Le célèbre compositeur italien (1911-1979) fut bien davantage que le collaborateur privilégié de Federico Fellini. Élève de Pizzetti et Casella, directeur

du conservatoire de Bari de 1950 à sa mort, il écrivit notamment neuf opéras (dont Un chapeau de paille resté au répertoire), quatre symphonies, de nombreux concertos et de nombreuses œuvres de musique de chambre. Difficile, cela dit, de reconnaître La strada ou La dolce vita dans son bref **Trio pour flûte, violon et piano (1958)** : l'Allegretto cantabile con moto et l'Allegro assai moderato, très entraînants et vifs, encadrent un Largo sostenuto contrapuntique et serpentin, et les trois compères investissent ici avec bonheur ce néoclassicisme divertissant.

La soirée s'achève avec l'imposant **Quintette avec Piano N°2 opus 81 d'Antonin Dvorak**, qui réunit. **Lars Anders Tomter** à l'alto, **Philippe Graffin** et **Stephan Picard** au violon, **Thomas Carroll** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro au piano**. Créé à Prague en 1888 et inspiré pour partie du fonds populaire slave (Dumka de l'Andante con moto et Furiant du Scherzo). Par sa tonalité (La majeur), par son caractère exubérant et par la générosité de ses thèmes, le Second quintette avec piano de Dvorak entretient également une parenté tant avec le Quintette « La Truite » de Schubert qu'avec le Deuxième quatuor avec piano de Brahms. Les cinq musiciens, très complices par les regards échangés, parviennent à en dégager le parfum typiquement tchèque, et le public ne s'y trompe pas qui fait un triomphe aux cinq artistes, bientôt rejoints par leurs brillants confrères. Vivement la 9ème édition à l'été 2023 !

CRITIQUE, concert. LISBONNE, Festival Verao Classico, Picadeiro Real de Belém, le 13 août 2022. Mozart/Rota/Dvorak. Pascal Moraguès : clarinette, Lars Anders Tomter : alto, Silvia Careddu : flûte, Milana Chernyavska : piano, Philippe Graffin : violon, Stephan Picard : violon, Thomas Carroll : violoncelle, Filipe Pinto-Ribeiro : piano. (C) Rita Carmo

Précédent programme événement, élu par la Rédaction de CLASSIQUENEWS :

ARTE. PUCCINI : TOSCA. Kristine Opolais. Lundi 17 avril 2017, 20h50. Sir Simon Rattle et les instrumentistes du Berliner Philharmoniker se passionnent pour « Tosca » l'ouvrage psychologique, réaliste de Gioacomo Puccini. Créée à Rome en 1900, se déroulant dans la velle éternelle à l'époque d'un Bonaparte libérateur des peuples contre les tyrannie monarchiques (1800), l'oeuvre est jouée sur toutes les scènes du monde : elle cumule le plus grand nombre de productions lyriques, nouvelles et reprises, chaque saison, avec Carmen de Bizet et Don Giovanni de Mozart.



Tosca, en effet, ce « n'est pas seulement un roman policier, c'est aussi du grand art. Et parce que chacun de ses airs fait parler la poudre, il est très important de rendre enfin justice aux innombrables subtilités de cette partition ». En dramaturge génial, Puccini renouvelle le drame lyrique avec un sens cinématographique de l'action : détaillant l'arrière fond politique, sociétal, historique et politique ; ciselant chaque facette psychologique de son héroïne, la cantatrice Floria Tosca, ardente et passionnée mais aussi croyante et pieuse, pourtant bientôt criminelle, bien malgré elle… **La soprano lettone Kristine Opolais** née en 1979, – épouse à la ville du chef **Andris Nelsons**, relève le défi d'un rôle écrasant. Son soprano lyrique dramatique, – déjà remarqué dans Russalka qu'elle a chanté à l'Opéra de Paris en avril 2015, puis quand elle remplaçait au pied levé Anna Netrebko pour Manon Lescaut du même Puccini (Munich, novembre 2014), affirme de réelles affinités dans l'univers incandescent raffiné du compositeur vériste postromantique. La diva a souvent avoué sa passion pour la scène puccinienne, une conception musicale et dramatique qu'elle a dans le sang et pour laquelle elle entend s'engager pour chaque prise de rôle à 100%. Butterfly, Manon, Tosca… et demain Mimi, Kristine Opolais semble désormais tout connaître des femmes pucciniennes : elle s'attache à en exprimer l'intense



sensibilité qui en fait à la fois des cœurs angéliques comme des lionnes conquérantes. Sacrifiées, elles savent tout désirer, tout donner, tout vivre et partager. Diffusion événement sur Arte en léger différé depuis Baden Baden : diffusion à 20h50 de l'opéra représenté dès 18h sur place.

PUCCINI : TOSCA sur ARTE, Lundi 17 avril 2017, 20h50. Festival de Pâques de Baden Baden 2017. Avec Kristine Opolais (Tosca), Marcelo Alvarez (Mario Cavaradosi), Evgeny Nikitin (Scarpia), Peter Rose (un sacristain à l'acte I)… Berliner Philharmoniker. Simon Rattle,direction. Philippe Himmelmann, mise en scène.

En italien aec surtitrage en allemand et anglais – Fin de la représentation : 21 h environ – Spectacle également donné les 7 et 10 avril 2017 à Baden Baden

---

CRITIQUE, festivals 2022. Prades, festival Pablo Casals, les 5 et 6 août 2022 : A Pogostkina,T Fischer, Y Costa, Quatuor Arod,



Nouveau directeur artistique depuis l'été 2021, le chef d'orchestre Pierre Bleuse réveille la belle endormie en insufflant depuis l'an dernier, un rythme inédit à Prades et dans divers joyaux patrimoniaux alentour. Eclectisme, ouverture, accessibilité pour les festivaliers et pour les instrumentistes invités : transmission, partage, approfondissement…

Dans ce grand bain des sensibilités mêlées, où les plus jeunes tempéraments éprouvent l'acte collectif, l'écoute mutuelle, le travail commun, nul doute que le chemin vers l'excellence est désormais clairement établi et jalonné.

Si le festival maintient ainsi son cap il pourrait enfin [re] devenir l'un des piliers des festivals européens de l'été aux côtés des grandes machines estivales, tel Verbier ou surtout Gstaad. Mais Prades présente une toute autre identité que lui envie les autres évènements estivaux : la figure de son fondateur historique, Pablo Casals dont la personnalité humaniste et fraternelle a su transmettre l'idée d'une musique engagée qui a pour fondement outre la quête de perfection et le partage, la réflexion critique et le dépassement permanent.

Prades 2022 : le chemin vers

l’excellence



Pierre Bleuse dirige l’Orchestre du Festival de Prades, concert d’ouverture, le 29 juil 2022

Des valeurs que comptent bien réactiver Pierre Bleuse, porteur d’un renouveau inespéré à Prades et dans le Conflens. De quoi évidemment renouveler le prestige de la Catalogne française qui est loin d’offrir aujourd’hui la même activité culturelle

que sa consœur espagnole, de l'autre côté de la frontière pyrénéenne. Gageons que par son ouverture, son éclectisme, la conception d'une culture alliant haute qualité et accessibilité, Prades nouveau look, ne présente très bientôt un nouveau modèle estival, musical et populaire, à suivre chaque année. Voici ci après le compte-rendu des concerts marquants auxquels nous avons pu assisté pendant notre séjour sur place, les 5 et 6 août derniers.

Vendredi 5 août 2022, Abbaye St-Michel de Cuxa (Codalet). Le premier concert à Cuxa permet d'écouter les instrumentistes de l'Orchestre du Festival, formidable collectif (créé par Pierre Bleuse) qui associe jeunes instrumentistes et musiciens chevronnés. Sous la direction précise et de plus en plus nuancée du chef Thierry Fischer, l'Orchestre dévoile ses qualités d'engagement, de précision, d'expressivité, de souplesse.

prades-thierry-fischer-orchestre-du-festival-haydn-symph-96-miracle-critique-concert-classiquenews-5aout22

Thierry Fischer en répétition

C'est d'abord, la longue prière (pour cordes seules) dans le style ancien, celui contemplatif et recueilli des Maîtres de la Renaissance ou quand Vaughan Williams revisite les terres suspendues, méditatives, parfois lugubres de Thomas Tallisch.
L'Ouverture grave voire sombre et tragique captive dans l'esprit aussi des Tombeaux baroques, qui étire le temps musical en accords suspendus non vibrés comme un vaste orgue à cordes. Le chef affirme son sens de la nuance de pianissimi suggestifs, où violon solo et alto solo alternent une prière plus individuelle, puis se répondent et font vibrer le réconfort et la plénitude du recueillement.

Le contraste est total avec la pièce qui suit : lumineuse, généreuse et tendre : le Concerto pour violon de Mendelssohn. C'est un feu d'artifice digitale entre puissance et tendresse dans une partition à la fois électrique et suave grâce à l'archer précis, souple, puissant aussi de la violoniste Alina Pogostkina, dont la nature impétueuse et douce opère un enchantement profitable.
D'autant que le nerf et la précision dans des nuances variées et justes du chef Thierry Fisher, conduisent les musiciens à leur meilleur.
L'Orchestre est celui souhaité par le directeur du festival Pierre Bleuse, une pépinière de jeunes pousses déjà aguerries, coachées le temps de leur résidence à Prades, par les sensibilités reconnus et professionnelles des membres avisés du Quintette Klarthe et du Quatuor Dutilleux. Aux côtés de leurs mentors, les jeunes instrumentistes viennent de toute l'Europe ; ils vivent à Prades, une formidable école du respect, du métissage, de la diversité fédérée, constructive, de l'écoute créative…

L'Orchestre du Festival de Prades cohésion stimulante et écoute créative…

Pas facile de réussir une symphonie de Haydn en particulier les mieux élaborées par le maître d'Eisenstadt, soit ce soir la Symphonie n°96 dite « Miracle » : condensé de noblesse, d'élégance, surtout de facétie déjà rossinienne, la 96è est l'une des premières symphonies londoniennes (1791). Thierry Fisher qui fut flûtiste et travailla à Zurich avec Harnoncourt, soigne les détails et les accents, conduisant les instrumentistes dans le sillon de cette excellence dont rêve et que défend Pierre Bleuse.
La route est tracée et les apports déjà visibles… audibles

même dans ce bouillonnement maîtrisé dont la vivacité des attaques, l'éruption des tutti n'empêchent pas la délicatesse ni l'extrême raffinement des jeux de timbres comme des dialogues et réponses entre les pupitres.
Dans cette forêt agissante de timbres rayonnants, on détecte et l'infini tendresse de Mozart et l'impétuosité assénée, presque furieuse de Beethoven. L'acuité et l'intelligence de la direction surprennent, transportent. La caractérisation de chacun des 4 mouvements est un festival d'accents et de nuances contrastés, idéalement réalisés : aucun doute, la 96è mérite bien son titre ; le « miracle » sonore est manifeste, d'une criante vérité.
La concentration des instrumentistes, ce jeu des regards pour calibrer et synchroniser les unissons, les duos complices entre instrumentistes, en particulier dans le 2ème mouvement-menuet, l'exceptionnel oboïste, yeux rivés sur le rythme du premier violon, illustrent idéalement ce travail en coopération, ce miracle offert, produit d'une mécanique humaine à la fois fragile et ce soir, idéalement pilotée. Magnifique instant en conjonction et concertation qui profite à tous les membres d'un orchestre miroitant et unitaire, particulièrement prometteur.

_____

Le soir à partir de 21h30 dans le parc du Château Pams de Prades, « le Club » – soirée d'après concert selon la formule souhaitée par Pierre Bleuse, reçoit cette nuit le guitariste brésilien **Yamandu Costa**.
D'emblée, s'impose le suprême jeu d'une liberté étonnante qui semble fondre dans l'instant du concert, création et

improvisation. Le guitariste s'inscrit dans la pure tradition musicale brésilienne [bossa nova, samba style choros…. sans omettre tangos, milangas,…] mais aussi compositions personnelles [« la graciosa » ou « sanctuario »] , comme le dernier mouvement de son concerto pour guitare et orchestre récemment créé à San Paolo….

Yamandu Costa, le frisson brésilien

PRADES-YAMANDU-COSTA-Guitare-concert-prades-critique-classiquenews-5aout22

Le guitariste et compositeur brésilien Yamandu Costa enflamme le Club de Prades

Le soliste ajoute aussi le souvenir d'un épisode vécu pendant le confinement ; le rythme de la pièce qui en découle évoque ses 2 enfants qui ne cessaient pas de bondir sur le sofa du salon (!) : un défi digital et une surenchère de rythmes enchaînés qui donnent le vertige.
Sa technicité libre et flamboyante, sa personnalité sur scène aussi, attachante par ses pointes humoristiques, offrent un spectacle total ; la respiration, les phrasés, l'imaginaire généreux sont une source inépuisable d'admiration. La présence de Yamandu Costa à Prades confirme l'éclectisme d'une programmation résolument ouverte, aux filiations plus bénéfiques qu'il n'y paraît : musiques savantes et populaires convergent en réalité dans l'acquisition d'un geste juste. La personnalité de Yamandu Costa, sa délirante technicité, sa souplesse digitale pourraient en apprendre beaucoup aux instrumentistes classiques.

_____

Photos / concert Orchestre du Festival de Prades (concert,

répétition) / Pierre Bleuse © H Argence 2022 – Yamandu Costa, Thierry Fisher © Josh Shannon Prades 2022

_____
_____

Samedi 6 août 2022. Eglise de Prades, 19h30. La présence des **AROD** confirme ce point de très haute qualité défendu par **Pierre Bleuse**. A travers le choix de la formation (créée en 2013), c'est toute la tradition chambriste et d'une façon générale, instrumentale, la place des tempéraments de feu, qui est confirmée et mise en avant à Prades selon les critères de la nouvelle programmation artistique. Devant les festivaliers, devant les jeunes musiciens de l'Orchestre du Festival, les 4 solistes du Quatuor Arod offrent une leçon lumineuse, fulgurante, de très haute musicalité ; où la virtuosité et la maîtrise technique autant qu'expressive sont inféodées à la recherche du sens, et dans la réalisation, c'est une quête d'absolu dont l'esthétisme atteint à une spiritualité à 4, qui fascine.

Quatuor Arod : une alchimie sonore

Les 4 instrumentistes du Quatuor Arod dans l'église de Prades

Dans le Quatuor n°19 « Les Dissonances » de Mozart, l'éloquence et le raffinement du style saisissent immédiatement. Finesse du son, subtilité des nuances qui sculpte une virtuosité supérieure, gestes à la fois chorégraphiques et synchrones, … les Arod ont tout.

Mais ce n’est pas tant l’esthétique jubilatoire de la sonorité collective que l’esprit et l’intention d’un collectif d’une écoute et d’une complicité superlative, qui touche.
Dans cette lecture intérieure, on se surprend à (re)découvrir des éclairs schubertiens chez un Mozart touché par la grâce, entre la vibration de la fragilité et l’appel vers une tendresse secrète, fraternelle, aux accents mélancoliques.
Bartok (Quatuor n°1) frappe par l’urgence et une inquiétude indéfinissable qui étire la texture. La tension ultime s’allie avec des séquences intérieures et méditative d’une profondeur bouleversante ; et ce sont souvent des pauses et respirations ressenties au profond de l’âme qui soudainement indiquent de nouvelles directions et de nouveaux mondes. Des sursauts surprenants, des respirations et des silences d’une profondeur vertigineuse structurent un quatuor marquant par sa tension continue, dont le fil se conclut en une course qui se fait transe hallucinée.
Enfin leur Beethoven (Quatuor opus 95) s’inscrit dans une lutte et un absolu viscéralement et âprement défendus. Les Arod convoquent ce Beethoven, ardent et visionnaire, aux fulgurances extrêmes qui expriment cette quête d’un dépassement permanent. Ces faiseurs et orfèvres surclassent tout ce que l’on a coutume d’écouter en concert : la précision, la virtuosité, la justesse des accents, le naturel et la fluidité, surtout ce jeu collectif d’une évidente complicité.

L’imagination, la spiritualité jaillissent dans cette immersion sonore d’une beauté et d’une sincérité étonnantes. L’esprit de Casals a été ressuscité manifestement dans un lieu emblématique du festival que le violoncelliste a fondé et marqué de son aura admirable. En hommage au Fondateur devenu catalan, les Arod jouent en bis la transcription d’un choral de JS Bach, compositeur joué par Casals ici même. La boucle est bouclée. Et dans ce geste d’une grâce admirable, les valeurs que la musique envisage, se concrétisent à nouveau.
Soirée inoubliable comme celle qui s’est tenue la veille, à

Saint-Michel de Cuxa (Codalet), où brillaient feux et accents maîtrisés de l’Orchestre du Festival.

_____

Photos / concert Quatuor AROD © classiquenews.com

CRITIQUE, festivals 2022. Prades, festival Pablo Casals, les 5 et 6 août 2022

Précédent programme événement élu coup de cœur, CLIC de classiquenews :

Concert inaugural de La Seine Musicale…



France Musique. Le 22 avril 2017, 20h. En direct, le concert inaugural de la Seine Musicale (92). Programme festif et grand public comprenant Mozart, Berlioz, Weber et Beethoven, par Insula Orchestra, ensemble sur instruments d'époque, créé / dirigé par **Laurence Equilbey (direction)**. Artistes invités : Sandrine Piau, soprano. Florian Sempey, baryton. Stanislas de Barbeyrac, ténor… Programme présenté pour l'inauguration de la Seine Musicale, nouveau site dédié à toutes les musiques dont le classique, les 22 et 23 avril 2017 (lire détail des horaires et des programmes, ci après).

Hauts de Seine (92). Inauguration de la Seine Musicale, du 18 au 21 avril 2017. C'est l'événement musical de ce printemps 2017, l'inauguration de la nouvelle cité musicale sur la Seine, produite par le Conseil Général des Hauts de Seine (92) : **la Seine musicale**. Dans l'Ouest parisien, situé sur l'île Seguin à Boulogne-Billancourt, le nouvel équipement flambant neuf (35 500 m2) sera inauguré au cours de 4 journées de Portes Ouvertes (du 18 au 21 avril), puis d'une programmation musicale spéciale, le 22 avril 2017. Soit une semaine festive à la découverte du lieu, puis soirée d'accomplissement musical pour tous les publics.

4 JOURS DE PORTES OUVERTES
GRANDE SOIREE INAUGURALE
LA SEINE MUSICALE : LES HAUTS DE SEINE MISENT TOUT SUR LA MUSIQUE
Cycle inaugural du 18 au 23 avril 2017



Pendant les 4 jours Portes Ouvertes, sont proposés aux

visiteurs: concerts, visites du bâtiment, shows cases (avec notamment mardi 18 avril le premier concert de la Maîtrise des Hauts-de-Seine, dirigée par Gaël Darchen ; puis vendredi 21 avril un concert de Bob Dylan).

Le 22 avril, grande affiche inaugurale, le soir : à l'Auditorium, le premier concert d'Insula orchestra, orchestre en résidence dirigé par Laurence Equilbey, propose un programme inédit avec des oeuvres de Mozart, Weber, Beethoven avec des artistes invités tel la soprano Sandrine Piau, le pianiste Bertrand Chamayou, – programme mis en scène par Olivier Fredj et Superbien.
Dans la Grande Seine, The Avener, héritier de la French touch, mariant les genres, présente son live. Le concert sera suivi des laborantins électro pop The Shoes pour un DJ set qui promet d'électriser le dance floor de la Seine Musicale.

La Seine Musicale, s'affirme tel le phare de la politique culturelle du Conseil départemental des Hauts-de-Seine ; le site sur la pointe aval de l'île Seguin, accueille ainsi **un auditorium de 1150** places principalement pour la musique classique, une salle de 4 000 à 6 000 places appelée **la Grande Seine**, un pôle de répétition et d'enregistrement, des lieux de réception destinés aux entreprises, des commerces, un jardin sur le toit de plus de 7 200 m2. Outre des équipements culturels destinés à faire rayonner la musique, toutes les musiques à l'attention de tous les publics, la Seine musicale est aussi un nouveau joyau architectural qui devrait devenir par la richesse et la diversité des propositions culturelles, un lieu de vie d'une grande importance, diffusant la nécessité de la culture dans le grand Ouest parisien. Il est à parier que nombre de mélomanes aujourd'hui habitués à rejoindre paris intramuros pour écouter la musique et vivre leur passion musicale, modifieront leurxshabitudes et se rendront désormais sur l'Île Seguin, dans l'Ouest de Paris. **EN LIRE + sur la Seine musicale**

_____

Semaine inaugurale de la Seine Musicale, du 18 au 21 avril 2017. Soirée musicale le 22 avril 2017.

INFORMATIONS ET RESERVATIONS
www.laseinemusicale.com
La Seine Musicale
Ile Seguin
92100 Boulogne-Billancourt



SAMEDI 22 AVRIL 2017

Concert d’inauguration

Inauguration de la Seine Musicale par Patrick Devedjian, Député et Président du Conseil départemental des Hauts-de-Seine.

- **20h**

Concert d’Insula Orchestra (direction Laurence Equilbey) à l’Auditorium. Programme surprise avec des oeuvres de Mozart, Weber, Beethoven interprétées par des artistes français tels que la soprano mozartienne Sandrine Piau, le pianiste Bertrand Chamayou, (programme repris le dimanche 23 avril après-midi à 16h).
Réservations : www.laseinemusicale.com

- **21h30**

Concert électro dans la Grande Seine
The Avener, héritier de la French touch mariant les genres, présentera son live. Le concert est suivi des laborantins electro pop The Shoes pour un DJ set qui électrisera le dance floor de la Seine Musicale !
Réservations : www.laseinemusicale.com

DIMANCHE 23 AVRIL
16h

Concert d’Insula Orchestra (direction Laurence Equilbey) à l’Auditorium
Deuxième représentation du concert d’inauguration.
Réservations : www.laseinemusicale.com

Plus d’informations sur :
www.laseinemusicale.com
www.hauts-de-seine.fr

_____

ALLER SUR L’ILE SEGUIN : EN TRANSPORTS

La Seine Musicale
1, Île Seguin
92100 Boulogne-Billancourt

T2 Brimborion
RER C Issy
M9 Pont de Sèvres ou Billancourt

CRITIQUE, CONCERTS FESTIVALS 2022. Musique et MÉMOIRE, ACTES I et II, les 16,17 et 18 juillet 2022. A NOCTE TEMPORIS, EMMANUEL ARAKELIAN.



Fleuron des festivals d'été en Franche-Comté, MUSIQUE & MÉMOIRE poursuit son compagnonnage artistique en réservant une résidence de 3 années aux ensembles retenus. Cette année, c'est la 2ème session pour l'ensemble sur instruments historiques, « **a nocte temporis** », collectif fondé /dirigé par le ténor lyrique **Reinoud van Mechelen** en complicité étroite avec la flûtiste **Anna Besson** [qui est aussi sa compagne hors scène]. Temps forts de leur travail 2022 dans les Vosges du Sud, deux programmes qui soulignent ce qu'un chanteur d'opéra peut apporter à l'expérience du concert baroque : l'audace dramatique et scénique, un choix de pièces originales permis par le goût du chanteur.

Musique & Mémoire

L’enchantement estival dans les VOSGES DU SUD…



Samedi 16 juillet 2022, LUXEUIL-LES-BAINS, Basilique Saint-Pierre et Saint-Paul. D’abord évocation du soliste favori de Rameau, **Pierre de Jéliote**, haute contre d’exception capable d’une agilité fulgurante pour les rôles taillés pour lui par l’illustre Dijonais, Platée en tête. Le ténor a la puissance, de somptueux aigus et une attention au texte, particulièrement convaincants. Son expérience de la scène et des productions

d’opéras lui assure un métier solide, une présence naturelle, qui transmet aux instrumentistes ce goût de l’incarnation, qui assume aussi crânement la direction de l’orchestre : le geste qui a mesuré (et souvent éprouvé sur les planches), les enjeux dramatiques de chaque situation ainsi incarnée, inspire et pilote d’autant mieux, chaque musicien ; le temps de ce concert, l’église de Luxeuil s’est converti en temple lyrique, de quoi transférer la fièvre de la scène sur les planches vosgiennes.



Le parcours retrace les temps forts de la carrière de Jéliote à l’Opéra : d’abord, au commencement, Suivant de l’Amour dans Hippolyte (1733) ; puis les premiers rôles (« Lieux funeste » de Dardanus ; surtout Platée, d’un délire comique inénarrable dont le « Que ce Séjour est agréable » contraste à propos avec la précédent Dardanus…), Castor (« Séjour de l’éternelle paix »), sans omettre, le sublime air d’Abaris des Boréades

(« Charmes trop dangereux / Que l'amour embellit la vie »)… La valeur du cycle d'extraits lyriques est de compléter ce florilège Rameau, de séquences complémentaires, tels Daphnis et Alcimadure de Mondonville (air de Daphnis, chanté en languedocien), ou le très séduisant air d'Isménias « Pourquoi cruel amour t'opposer à ma gloire » d'Ismène et Isménias de JB de La Borde… Le curieux ou l'amateur pourra revivre le contneu de ce concert grâce au cd déjà paru chez Alpha (« Jéliote, Haute-contre de Rameau »). On ne saurait disposer d'un hommage mieux conçu.

Dimanche 17 juillet 2022, CORRAVILLIERS, église Saint-Jean Baptiste. Un même engagement, généreux et précis dans le choix des airs, s'affirme dans le programme constitué d'extraits de cantates de JS Bach, donné le lendemain à Corravillers. Sens du texte et articulation là encore construisent et jalonnent l'action fervente du croyant, qu'il soit submergé par l'inquiétude (« Erbarme dich! » / BWV 55) ou caressé bienheureux par la grâce de Dieu ; l'air de Simeon (« Ich habe genug » / BWV 82) totalise et exacerbe le sentiment de plénitude comme d'accomplissement et de contentement dans le parcours spirituel. Le soliste a manifestement choisi chaque air avec un goût sûr et une belle intelligence dans leurs enchaînements. L'arche tendue est jalonnée de stations vocales les unes plus ardentes et intenses que les autres avec toujours la facilité des aigus, la projection naturelle sur toute la tessiture qui transporte. Le programme est d'autant mieux connu qu'il a déjà été enregistré et publié lui aussi, soulignant ce geste lyrique et cette sûreté vocale qui singularisent aujourd'hui le ténor flamand. A ses côtés, la flûte ciselée d'Anna Besson, comme le hautbois rayonnant de Benoît Laurent apportent leur couleur et leur virtuosité, tout en complicité.

Lundi 18 juillet 2022, LUXEUIL-LES-BAINS, Basilique Saint-Pierre et Saint-Paul. Chaque édition de Musique & Mémoire comprend un ou plusieurs concerts qui mettent en scène, l'orgue ; à l'heure où il devient de plus en plus rare d'écouter les pièces du répertoire, comme de mesurer les ressources expressives de tel clavier historique, la programmation conçue par **Fabrice Creux** sait rappeler nos fondamentaux. Le concert qui fait résonner (et chanter) l'orgue XVIIè de la Basilique Saint-Pierre et Saint-Paul, son buffet et le cul de lampe, récemment restaurés, relève de cette action profitable.
C'est en définitive un récital attendu, permettant de goûter dans sa plénitude plurielle, la palette sonore et expressive du grand orgue de Luxeuil-les-Bains, perles baroques du territoire. En particulier sous les doigts, plus qu'agiles du jeune organiste **Emmanuel Arakelian**, soucieux de faire chanter et même danser le sublime orgue historique basilical.



Pendant le concert, l'auditeur a tout loisir d'analyser les maints détails exceptionnels de la sculpture qui orne son buffet (daté entre 1615 et 1685, porté par un atlas dans sa partie basse, et par 4 atlantes), tout autour des 3 médaillons traités en bas relief et représentant, la remise des clés à Saint-Pierre, mais aussi Cécile, patronne des musiciens, une Cécile organiste…enfin David Harpiste…
Dans un programme complet célébrant les auteurs du XVIIème, de TITELOUZE à de GRIGNY, sans omettre GUILAIN qui serait probablement Marchand lui-même, l'organiste exploite avec un sens très personnel des étagements, de l'architecture, des couleurs et dans des registrations personnelles, les immenses possibilités de l'instrument restauré par Jean Deloye, présent parmi l'auditoire.

Le jeu fait valoir le caractère opératique et dansant des pièces françaises avec chez GRIGNY, ce sens de la majesté sonore idéalement « Grand Siècle ». Pour clore ce récital qui rappelle combien Musique et Mémoire a raison de programmer le répertoire baroque d'orgue, Emmanuel Arakelian, qui a été récemment nommé (2019) organiste titulaire (par quart) de l'orgue historique de la Basilique Saint Maximin La Sainte-Baume, offre une transcription saisissante de la chaconne des Indes Galantes, belle évocation du génie français des Lumières [lui qui fut organiste sans laissé de partitions autographes pour l'instrument], dont l'écriture à la fois claire et vive, est une apothéose idéale, inventive et lumineuse, un feu d'artifice qui réveille et électrise au delà des attentes, l'orgue impressionnant de Luxeuil.

_____

CRITIQUE, CONCERTS FESTIVALS 2022. Musique et MÉMOIRE, ACTES I et II, les 16,17 et 18 juillet 2022. A NOCTE TEMPORIS, EMMANUEL ARAKELIAN. Photos / Festival Musique & Mémoire 2022, DR



_____

Précédent programme élu CLIC de CLASSIQUENEWS :

France Musique. Journée Rolando Villazon, dimanche 26 mars 2017, 9h puis 20h. SECONDE CARRIERE… Après un début de carrière intense et éreintant, dédié principalement au grand répertoire lyrique verdien (Manrico du Trouvère, Rodolfo de La Traviata, le Duc de Rigoletto, …) et puccinien (Rodolfo de la Bohème), sans omettre Nemorino de l'Elixir d'amor de Donizetti (un rôle toujours défendu avec ardeur et sincérité), le ténor franco mexicain à l'ascension fulgurante, Rolando Villazon, aura appris récemment les vertus du chant classique (mozartien) et baroque (Monteverdi et Cavalli). Voilà plus de 10 ans, il découvrait avec Emmanuel Haim (2006), au fil de disque et de programme savamment construit, la langue sensuelle et expressive du premier bel canto, celui ciselé par l'inventeur de l'opéra Monteverdi. A lui, les Orfeo et Ulisse, mais aussi Testo du Combattimento : l'art de dire et de nuancer allait être un remède reconstructeur pour une voix fatiguée. En acclimatant sa puissance naturelle au service de la mesure et d'un chant plus nuancé et proche de la parole, le chanteur allait trouver les fondements d'une nouvelle carrière. Exit le vibrato continu, le jeu parfois surexposé

voire surexpressif. Une nouvelle intériorité, ample et profonde, chaude et articulée a surgi, quand beaucoup parmi ses confrères (et consoeurs), s'étant brûlé la voix, ne peuvent plus prétendre à une seconde chance. Chaque été depuis 4 ans, le ténor s'implique aux côtés du chef Nézet-Séguin, dans une intégrale réunissant les plus grands opéras de Mozart, en version de concert à Baden, enregistrés live pour Deustche Grammophon : si Cosi était un peu faible, les Noces puis l'Enlèvement (Belmonte) ont nettement affirmé la valeur d'un chant reconstruit, plus stable, sûr, rond sur toute la tessiture…

La journée que lui dédie France Musique ce 26 mars 2017, souligne les apports d'un revirement intelligent et bénéfique pour une voix qui s'était perdue à force d'engagements. Le corps a ses raisons que l'esprit tend à ignorer : combien de chanteurs, surtout au début de leur carrière, acceptent les rôles et les enchaînent afin d'affirmer leur place sur un marché de plus en plus concurrentiel. Pourtant les belles voix capables de nuances dramatiques restent rares. Et l'art, si précieux, avance et murit à son propre rythme. Lenteur de l'excellence ; précipitation de notre époque.



ROLANDO, NOUVEL ULYSSE ? Point fort de cette journée Rolando Villazon sur France Musique : le soir du 26 mars 2017 à 20h : Ulisse, précisément, Il ritorno d'Ulisse in patria de Monteverdi, dramma in musica créé à Venise au Teatro San Giovanni e Paolo en 1640 ou 1641, soit avant le dernier chef d'oeuvre, L'Incoronazione di Poppea. L'ouvrage est contemporain de La Didone de Cavalli, élève de Monteverdi. Ainsi le début des années 1640 marque l'âge d'or de l'opéra vénitien. Le librettiste Giacomo Badoaro s'intéresse particulièrement à la figure du héros grec parti faire la

guerre de Troie, puis éreinté par un voyage de retour périlleux (confronté au chant des sirènes, en proie au doute et à l'angoisse permanente sur sa destinée et sa légitime prétention au bonheur…). Après Monteverdi, dans le Retour, Badoaro poursuit son portrait ulyssien, pour Sacrati dans un nouvel opéra Ulisse errante, précisant le profil d'un voyageur opiniâtre, déterminé, prêt à prendre des risques pour connaître le danger ; Ulysse ne connaît pas la peur… une préfiguration du héros wagnérien (Siegfried), un frère spirituel pour Oreste, dont le courage et la résistance aux épreuves forcent l'admiration. Contre Ulysse se dresse la parti de Neptune, mais Minerve veille au salut et à l'intégrité du héros souhaitant retrouver à Ithaque, son épouse Pénélope et leur fils, Télémaque, que harcèlent les prétendants, soucieux de tourner la page et épousant celle qui depuis le départ du héros à la guerre, est restée la Reine d'Ithaque. Tout le génie de Monteverdi dans son opéra est de concilier la profondeur expressive du personnage central d'Ulysse, mais aussi de satisfaire à la nouvelle mode de l'opéra payant, loisir majeur de la Cité République, où tout un chacun depuis l'inauguration du premier opéra publique, le San Cassiano en 1637, soit 3 années seulement avant l'Ulysse de Monteverdi, achète son billet pour être diverti et ébloui (actions spectaculaires, délire comique, voir ici le goinfre Iro…, machineries et transformations à l'appui…). Il en résulte un nouveau drame lyrique, à plusieurs personnages (jusqu'à une vingtaine), peu de choeurs, des situations théâtrales qui mettent en avant le texte, sur un continuo resserré à quelques instruments… En diffusant la prise de rôle de Rolando Villazon, Ulysse prometteur, France Musique souligne l'évolution notable dans la carrière du ténor au charme international. A noter dans la distribution, le ténor Mathias Vidal, excellent diseur et acteur, dans le rôle de Télémaque, le fils d'Ulysse.

_____

France Musique, journée Rolando Villazón, dimanche 26 mars à 9h et à 20h. Le ténor franco-mexicain est à l'honneur des ondes radiophoniques, pour 2 rvs sur France Musique.

> À 9h : PLATEAU, talk show. Musique émoi / Elsa Boublil : **Les Métamorphoses de Rolando Villazón.** Rolando Villazon partage deux heures d'antenne hautes en couleur, s'interrogeant pour cette nouvelle rencontre sur le thème de la métamorphose : comment transcender sa propre identité, son image et sa manière d'envisager l'art ? Pour répondre à cette question, Rolando Villazón s'est entouré de nombreux artistes reconnus pour avoir mêlé répertoires et genres…
Avec :
Emmanuelle Haïm et quelques instrumentistes du Concert d'Astrée; Emiliano Gonzalez Toro (ténor); Julie Fuchs (soprano); Sonia Wieder-Atherton (violoncelle); Simon Ghraichy (piano); Pablo Marquez (guitare); …

>> À 20h : OPERA. En clôture de cette journée, place à l'opéra avec la diffusion du Retour d'Ulysse dans sa patrie de Claudio Monteverdi, enregistré le 28 Février 2017 à PARIS, au TCE.
Le Concert de 20h : Le Retour d'Ulysse dans sa patrie de Claudio Monteverdi Opéra enregistré

Rolando Villazón : Soliste, Ulysse, Ténor
Magdalena Kozena : Soliste, Pénélope, Mezzo-soprano
Katherine Watson : Interprète, Junon, Soprano
Kresimir Spicer : Interprète, Eumée, Ténor
Anne Catherine Gillet : Interprète, L'Amour / Minerve, Soprano
Isabelle Druet : Interprète, La Fortune / Mélantho, Mezzo-soprano
Maarten Engeltjes : Interprète, La Fragilité humaine / Pisandre, Contre-ténor
Callum Thorpe : Interprète, Le Temps / Antinoüs, Baryton-basse (voix)
Lothar Odinius : Interprète, Jupiter / Amphinome, Ténor
Jean Teitgen : Interprète, Neptune, Baryton (voix)

Mathias Vidal : Interprète, Télémaque, Ténor
Emiliano Gonzales Toro : Interprète, Eurymaque, Ténor
Jörg Schneider : Interprète, Irus, Ténor
Elodie Mechain : Interprète, Euryclée, Alto (voix)
Le Concert d’Astrée : Choeur
Emmanuelle Haïm : Chef d’orchestre

Compte-rendu, Opéras. Festival George Enescu à Bucarest, Athénée Roumain. Les 18 et 19 septembre 2015. Deux opéras de Monteverdi. Richard Egarr, direction.

Tous les deux ans, durant une grande partie du mois de septembre (du 30 août au 20 septembre cette année), **Bucarest** vit en musique grâce au **Festival George Enescu** dont la réputation a largement dépassé les frontières de la Roumanie pour s’imposer comme l’un des plus importants d’Europe. Il propose en effet une impressionnante série de plus d’une centaine de concerts à spectre très large, en accueillant les plus grands orchestres du monde (Wiener Philarmoniker, Berliner Philharmoniker, Royal Concertgebouw Orchestra, Staatskapelle Dresden, Israel Philarmonic Orchestra, Orchestre Philharmonique de Saint Pétersbourg, San Francisco Symphony, London Symphony Orchestra…) et les meilleurs solistes (Anne-Sophie Mutter, Yuja Wang, Elisabeth Leonskaya, Fazil Say, Piotr Anderzewski, Andras Schiff, Murray Perrahia, Maria Joao

Pires…). Il a aussi pour vocation de mettre en avant l'œuvre du compositeur George Enescu (1881-1955) – véritable héros national qui a longtemps vécu en France -, la plupart des concerts proposant une pièce du musicien roumain, généralement en début de programme. L'Opéra National a ainsi remonté son célèbre opéra Œdipe, avec Davide Damiani dans le rôle-titre.



L'opéra était d'ailleurs particulièrement à l'honneur de cette 22ème édition avec des exécutions concertantes d'Elektra (Pankratova, Baltsa, Schwanewilms, Pape), Wozzeck (Volle, Herlitzius) et de **deux ouvrages de Monteverdi, Il Ritorno d'Ulisse in Patria et L'Incoronazione di Poppea**, représentations auxquelles nous avons pu assister dans le magnifique Athénée Roumain, considéré comme l'une des plus belles salles de concert du monde.

Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le plateau réuni par Ioan Holender, ancien patron de la Wiener Staatsoper et désormais directeur artistique de la manifestation roumaine, s'est avéré d'une excellente tenue, parfaitement à même de rendre justice aux sublimes déclamations monteverdiennes.

Dans **Le retour d'Ulysse**, nous mettrons en tête la Pénélope altière de la magnifique mezzo britannique **Christine Rice**, qui a tout pour elle : le timbre, l'expression, la technique, l'émotion et la silhouette. Autre immense bonheur, l'Ulisse du célèbre ténor anglais Ian Bostridge, qui allie puissance à un sens rare de la nuance, passant avec génie du tonnerre à la confidence amoureuse. Excellent Télémaque d'Andrew Tortise qui sait manier l'humour. Elizabeth Watts est sensationnelle en Minerve après avoir été un délicieux Amour. Sophie Junker (La Fortune et Mélante) fait entendre un timbre richement velouté. Superbe Neptune de Lukas Jakobski, hiératique à souhait, tandis que la basse étasunienne James Cresswell apporte humanité et chaleur au berger Eumete. Enfin, n'oublions pas de citer la force burlesque d'Alexander Oliver, dans le rôle d'Iro, énorme de drôlerie jusque dans le désespoir.

Dans **Le Couronnement de Poppée**, le lendemain soir, la soprano anglaise Louise Adler excelle à exprimer tous les sentiments et stratégies de Poppea ; sa voix se révèle également apte à la sensualité et l'autorité, à la naïveté et à la rouerie. De son côté, **Sarah Connolly** fait le choix de camper un Nerone moins sensuel que juvénile, capricieux et orgueilleux au delà de l'inimaginable : elle aussi met en œuvre une grande palette vocale qui lui permet de nous faire croire à ses sentiments amoureux, puis de trembler à ses diktats irascibles. **Marina de Liso** est une belle tragédienne : son port noble et sa puissante projection vocale et déclamatoire lui permettent de composer une mémorable Ottavia. Dans le rôle d'Ottone, le contre-ténor britannique **Iestyn Davies** utilise les ressources de son timbre diaphane pour souligner la veulerie et la lâcheté de son personnage. **David Soar** campe un impressionnant Sénèque, à la voix de velours, tandis qu'**Andrew Tortise** fait vivre – aussi malicieusement que finement – une complexe Arnalta. Signalons également **Sophie Junker** (Drusilla et Virtu), **Daniela Lehner** (Amore et Damigella) et **Joshua Ellicot** (Lucano).

A la tête de la formation baroque anglaise **The Academy of Ancient Music**, le chef **Richard Egarr** privilégie la sobriété, avec un orchestre de dix musiciens seulement, qui donne un son plutôt faible et uniforme. L'objectif est de mettre le chant au premier plan en cherchant à faire naître, à l'intérieur des lignes vocales, le contraste – en nous penchant sur le second concert – entre la passion de Néron et de Poppée, la douleur des figures trahies ou la verve des personnages bouffes.

Ce sont deux grandes soirées monteverdiennes que nous avons vécues à Bucarest !

Compte-rendu, Opéra. Festival George Enescu à Bucarest, Athénée Roumain. Les 18 et 19 septembre 2015. Deux opéras de Monteverdi. Richard Egarr, direction.

Il Ritorno d'Ulisse in Patria. Ian Bostridge, tenor (Ulisse), Christine Rice, mezzosoprano (Penelope), Elizabeth Watts, soprano (Minerva), Sophie Junker, soprano (Amore & Melanto), Lukas Jakobski, bass (Tempo, Nettuno & Antino), James Creswell, bass (Seneca). **L'Incoronazione di Poppea** : Louise Alder – Poppea (soprano), Sarah Connolly – Nerone (mezzo-soprano), Marina de Liso – Ottavia (mezzo-soprano), Iestyn Davies – Ottone (countertenor), David Soar – bass (Seneca), Andrew Tortise – tenor (Arnalta), Sophie Junker – Drusilla/Virtù (soprano), Daniela Lehner – Amore & Damigella (mezzo-soprano), Joshua Ellicott – Lucano (tenor). The Academy of Ancient Music, Richard Egarr (direction)

